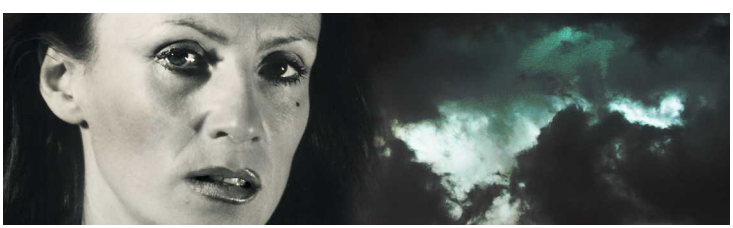
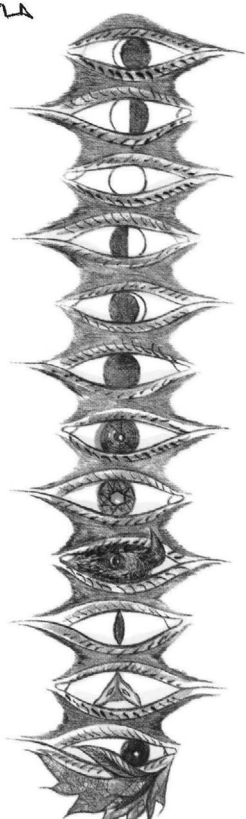
ANNIE LE BRUN

Ombre pour ombre



Poésie / Gallimard

COLLECTION POÉSIE



ANNIE LE BRUN

Ombre pour ombre

GALLIMARD

Frontispice :
Toyen, pointe sèche pour *Sur le champ*
© *Adagp, Paris, 2024.*

© *Éditions Gallimard, 2004.*

Couverture : Portrait d'Annie Le Brun par Radovan Ivsic et fond
© *John Finney photography / Getty Images.*

NOTE SUR L'AUTEUR

Annie Le Brun a participé aux dernières années du mouvement surréaliste. Parallèlement aux textes lyriques réunis ici, elle a publié, entre autres essais, Lâchez tout *(1977),* Les châteaux de la subversion *(1982) puis, en introduction à l'œuvre complète du marquis de Sade,* Soudain un bloc d'abîme, Sade *(1985). Menant une réflexion sur la poésie dans* Appel d'air *(1989) ou* Si rien avait une forme, ce serait cela *(2010), qui l'a conduite à être commissaire d'exposition, notamment pour* Les arcs-en-ciel du noir *à la Maison de Victor Hugo (2012) ou* Sade : Attaquer le soleil *au musée d'Orsay (2014), elle s'est livrée à une analyse critique de notre temps dans* Du trop de réalité *(2000), puis dans* Ce qui n'a pas de prix *(2018). Particulièrement attentive au rôle dévolu à l'image dans la dépossession sensible que nous vivons, elle a publié en collaboration avec Juri Armanda* Ceci tuera cela *(2021), avant d'en appeler dans* La vitesse de l'ombre *(2023) à la reconquête de ce que nous sommes en train de perdre.*

Je n'ai rien à dire et encore moins quelque chose à dire*, écrivais-je, il y a une trentaine d'années, dans l'un des textes qui suivent. Je n'ai guère changé d'avis, sans avoir toutefois abandonné la quête de ce qui s'inscrit au bord du temps et qui ne relève pas plus de l'intime que du constat. Tout se sera passé comme si, me mettant à parler une langue jusqu'alors étrangère, j'avais à chaque fois été entraînée à traverser les pays dont elle se nourrissait.*

Est-ce le fil du langage qui retient le cerf-volant de ce que nous sommes ou est-ce l'envol du cerf-volant qui donne au fil sa tension particulière ? Reste que quelque chose tient et emporte jusqu'à faire apparaître une forme qui n'est pas plus de l'autre que de moi. Mais sûrement en deçà de ce qui s'expose.

Ombre pour ombre.

A. L. B.

SUR LE CHAMP

DE LA CAVE DES YEUX

Quand j'ai dit : « Je perverse » (jeu-clé qui a pour but de fermer les portes ouvertes), on m'a répondu qu'il y avait là comme une recherche de langage.

L'ennui, jeté en chiffons pleins de craie, bâillonnait les bouches, ensevelissait les oreilles ; j'ai alors proposé un jeu de société très simple pour occuper la partie encore active de l'assemblée :

« Violez les mères de famille, les vierges à la rigueur. » Afin d'intéresser le jeu, j'inventai des formules, des lieux, des prix : larme à feu, si m'agrée…, messe câline, parfum de non-recevoir…

Un blanc de quatre lignes, neuf virgules, séparées de points épars, ne diraient rien de l'agitation générale, apathique et sérieuse du ventre flasque des cloches du dimanche qui épointèrent, aussi et quand même, les derniers buissons des seins frémissants.

Les cris étaient loin de me suffire quand tous les gestes dépendent encore de la raison des raisons que les hommes conservent systématiquement dans leur pomme d'Adam, que les femmes dissimulent trop souvent sous une bague de fidélité :

En toute femme, il y a une mère qui signor

En toute mère, il y a une femme qui signor

Malentendu rongeur qui prolifère sur tous les tons, sur celui-ci ou sur un autre…

« Le divan enfin ou le divin enfant ? » me demanderont, avec un sourire qui croit en savoir long sur la vie, les imaginations surveillées, averties, subtiles et vives dans la gymnastique permise, afin de dissuader encore.

Il y a longtemps que j'ai appris à mépriser le fouet comme une herbe que le vent ramène ; pour avoir cru me posséder, on montra mon plaisir sous les traits d'une tête sanglante, à la pointe de pénis chromés, quand les muscles jouent précis et fidèles, chiens éternellement couchants sous la peau du monde.

Des millions d'oreilles de mouton jetées au visage et une racine affamée qui heurte des millions de fois la vitre du crâne, dissout l'articulation des genoux, creuse les remous de l'échine.

Cette année, les femmes sont encore belles, mais jamais assez farouchement voulantes au fond de la forêt, jamais assez lointaines au bord des lèvres, jamais assez souveraines au creux du lit.

Si vous étiez l'ombre, vous auriez peut-être pu engendrer la fiancée du pirate ; pour l'instant, elle remplit des cahiers d'écolier et s'applique à retrouver dans l'ombre portée des cils et du clitoris la seule phrase qu'elle consent à écrire pour le plaisir :

Je serai toujours perverse polymorphe.

Pour minimiser votre erreur d'avoir fait des enfants dans un monde où donner la vie a quelque chose de

criminel, pour inciter ceux-ci à prendre une résolution, disons raisonnable, c'est une phrase courte, de construction simple que vous pouvez toujours leur imposer comme modèle d'écriture.

P.-S. Si la personne que vous aimez vous quitte un instant pour le journal, quittez-la pour la vie.

PREMIER CERNE

Je ne sais pas où je vais mais je sais ce que je méprise. Ne riez pas, vous n'en savez pas plus.

Je conviens qu'il n'est pas de bon ton, dans la réserve littéraire, de s'adresser au lecteur. Les animaux rares y monologuent derrière leur grillage, avec l'élégante angoisse des bêtes qui ont tout fait pour se laisser prendre et qui savent penser sous les yeux des promeneurs ahuris des dimanches de la culture. Ceux-ci, je ne les tutoierai pas, parce que j'ai encore la naïveté d'avoir une vague idée des causes de leur ahurissement et de les vouloir, loin de les supposer, uniques et multiples, souverains et périssables.

Mon amant, mon frère, je vous laisse ici même une marge d'insécurité pour vous dévêtir ; elle courra toujours le long de ce que je dis.

J'ai reçu dans l'omoplate gauche un éclis de soleil que je ne vous demande pas de retirer. Pour vous brûler, je me déshabillerai, non pour vous blesser, mais pour vous pervertir loin de ce qui n'est pas vous.

J'abuserai sans doute des parce que, parce que ce ne sont que des signes de nuit, des traces de marches qui manquent au bord de la vie.

DEUXIÈME CERNE

Vous vous cachiez, vous ou un autre, derrière de multiples écailles si perfectionnées qu'elles étaient même à charnières internes. Tout se passait comme si vos doigts pouvaient embraser le monde mais votre paume était mollement refermée sur un briquet.

J'arrivai enfin à votre slip, petit bateau qui voilait ce que je n'attendais pas de vous. J'éclatai de rire et, sous vos yeux, du plus profond de la fourmilière des mots, je sortis un miroir de poche, puis regardai mon sexe : immobile et trop intelligent, vous attendiez que j'y découvre la condition de la femme, l'éternel féminin, le rouge appel du vide, la blessure métaphysiquement ouverte…

En réalité, la petite glace s'embua, soudain je n'avais jamais eu d'âge, jamais eu de regard, seulement un vague sourire que j'apercevais sur les lèvres du monde. Je me souvins que vous m'aviez un jour signalé incidemment l'existence d'une allée des Brouillards, quelque part dans Paris. Je devinai qu'elle se dessinait partout ailleurs comme dans le repli des campagnes du cerveau. Je vous quittai.

TROISIÈME CERNE

Taxi-faune, seul signe audible de l'évolutionnisme.

Philippe Auguste est noir, seule preuve tangible du structuralisme. Un doigt perpendiculairement enfoui dans mon sexe, il m'apprend la transe en danse. Ma tête est prompte à s'échauffer, je devins philosophe

Il se barbouilla de mes fards, entra dans moi en gardant ses chaussettes et m'imposa une seule chose : il me pria, un matin, de jouer le rôle de témoin au mariage de deux loques, rencontrées ivres, quelques heures plus tôt dans la nuit. Il se conduisit en prince avec les jeunes mariés, trop décrépits pour jamais procréer.

Je compris que ce spectacle était le grand cadeau qu'il avait voulu me faire. Nous partîmes, sans un mot, chacun de notre côté.

QUATRIÈME CERNE

Des troupeaux d'animaux de nuit accusaient le pourtour de mes yeux. La profondeur de leurs orgasmes pesait au cœur de mes pupilles.

Vous qui me connaissez, ne partez pas à la dérive des impressions : vous savez que je ne suis pas si belle qu'on le dit et que je ne mets du rouge à lèvres que lorsqu'il a le goût de la crème rose du crime.

Je voulais que la grande chasse passe par la savane de mes cheveux pour lever comme du gibier le vent qui s'y cache. Là, tapie, j'attends encore la beauté des femmes, leur tendant les plus terribles pièges inoffensifs : elles y tombent presque toutes, cruellement dissoutes dans ma mémoire. Celles qui savent effleurer les pierres de touche et les enfiler en sautoir ont des dents pour caresser les vieilles morsures, des pieds pour fermer doucement les yeux, des ventres pour écouter, des fesses pour inviter à penser.

N.B. Que les esprits soucieux d'exactitude se rassurent ou s'affolent, j'ignore tout de la mise à l'épreuve psychologique ou sportive, de la chasse en général et de la sensibilité féminine en particulier.

CINQUIÈME CERNE

Oublierai-je de me livrer aux transgressions de rigueur pour avoir l'air d'un esprit libre ? J'en suis tentée quand, en pleine inflation verbale, votre prodigalité oratoire et quotidienne ne choque personne, pas même vous. Néanmoins, je vous offrirai par inattention voulue une biographie scandaleuse exemplaire[1] ou un exemplaire de biographie scandaleuse[2].

à 72 ans, amoureuse d'une heure ;
à 27 ans, âme heureuse d'un ours ;
à 3 ans, déjà militante dans les rangs de la maternelle ;
à 24 ans, dénoncée comme vaginal-traître par ses semblables ;
à 20 ans, condamnée à la peine capitale de vivre comme homme de peine dans la capitale de n'importe quelle patrie (pourvu qu'il en eût une) avec les autres damnés de la terre.

Femme paradoxale, vaguement et volontairement hermaphrodite, consciente d'une situation de colonisé qu'elle refusa toujours, elle s'entêta à signer tous les documents officiels d'un nom propre toujours différent mais toujours annoncé par l'une ou l'autre des formules suivantes :
« l'homme qui rit » ou « la vipère lubrique »

N.B. Évidemment expression d'un art évidemment d'avant-garde toujours sur ses gardes, ce petit livre est muni d'ingénieuses sous-papes de sécurité comme les deux alternatives (il y en a bien deux, ceci était à l'intention des grammairiens cardiaques qui ne liront jamais ces lignes) proposées dans cette page, qui satisfont au terrifiant besoin de participation du lecteur-lecteur-de-critiques et du critique-lecteur-de-lecteurs.

1 et 2. rayez la mention inutile.

SIXIÈME CERNE

Sous les cryptogrammes[1] ou cryptogames[2] de ma biographie (n'ouvrez pas votre Petit Larousse à la page 259, ces deux mots ressemblants veulent dire la même chose) essaierai-je de trouver comme tout le monde une bio-logique, logique vivante à la portée de tous, utilisable en tous lieux, à tout moment, existant sous des présentations diverses et pratiques – par exemple celle de la biotechnie[3] pour les heures diurnes, celle de la biométrie[4] pour les heures nocturnes – et pourtant toujours repérable même après la perte des étiquettes, par ces vertus paralysantes ?

Mais j'oublie le temps – et – le temps ne m'oublie pas.

1. *Cryptogramme :* n. m., écrit en caractères secrets.

2. *Cryptogame :* adj. et n. f., se dit des plantes qui ont les organes de fructification cachés comme les champignons, les fougères.

3. *Biotechnie :* n. f., partie de la biologie qui applique aux êtres vivants les méthodes statistiques et le calcul des probabilités.

4. *Biométrie :* n. f., art de vivre.

Ici même, je tiens à remercier de leur aide, de leurs conseils et de leur contribution les Éditions Larousse qui m'ont permis de réaliser ce texte, le sixième d'une série de cernes qui sont loin d'être sériés et cernés.

J'avoue que j'écris ces deux phrases absurdes pour apaiser et me concilier lâchement les fonctionnaires des fonctionnements de l'être, non fonctionnant dans le non-être.

Pas de déception, je vous prie – je pourrais prophétiquement chatouiller vos tripes avec les boursouflements, les moutonnements, les gonflements du Néant : cela s'apprend aussi.

Rassurez-vous, je n'emploierai même pas les ressources d'une typographie affolée pour parler de ce qui n'existe pas et de ce qui ne m'échappe pas du tout.

J'aurais encore pu, afin de dérouter sur commande, trouver d'autres mots-bile, sclérosants, pour analyser

Cependant, décidée à ne pas me laisser arrêter par les pseudomirages, je projetai de refaire la fameuse expérience de l'en-soi, pour MOI, seule dans un cagibi obscur, à l'aide de la panoplie du jeune philosophe que j'avais reçue pour mon deuxième anniversaire.

Dans un petit appareil de plastique rouge, strictement analogue à ces gadgets ménagers qui, pour un œuf donné, séparent le jaune du blanc, je plaçai instinctivement les mots, barrés de nature, dont on se sert comme garde-fous de l'esprit et qui portent tous la même livrée : … endiguer, ankyloser, endivisionner, enkyster, enregistrer, amputer, ensaigner… Mon besoin de savoir était trop intense pour la résistance de la panoplie. Et tout s'embrasa en un instant. Je sus

alors ce que je voulais savoir, que LE MONDE ÉTAIT EN FEU, et pas autrement, et pas ailleurs.

J'ai comme vous, Initiés de la Connaissance, parfaitement conscience de la faiblesse de ces réflexions mais ne vous attendez pas que je m'en excuse : j'avais seulement quatre ans – tout comme maintenant d'ailleurs – quand je méditais ainsi au sortir d'une matinée enfantine du Cabaret du Néant où l'on mène, chaque année, les enfants des écoles pour éveiller leur vocation de futurs jeunes rabatteurs du même NÉANT.

CECI TUERA CELA (Image, regard et capital), avec Juri Armanda, Stock, 2021.

LA VITESSE DE L'OMBRE, Flammarion, 2023.

Ombre pour ombre
Annie Le Brun

Cette édition électronique du livre
Ombre pour ombre d'Annie Le Brun
a été réalisée le 21 décembre 2023 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073051561 - Numéro d'édition : 621976).
Code produit : Q03232 - ISBN : 9782073051608.
Numéro d'édition : 621981.